

Philippe Madec

## **L'avenir du quotidien**

*Cet article a été publié dans in LES CAHIERS DE LA CAMBRE, n°7, Bruxelles, juillet 2008, «Voyages en Pentagone, 2029. L'avenir du quotidien »*

« Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »

Peter Sloterdijk

*Dans le même bateau*, 1993<sup>1</sup>

« Il faudra de l'utopie architecturale pour respecter les exigences réglementaires de demain. »

Gérard Guarracino

*Ensal*, 3 juillet 2007<sup>2</sup>

## 1 —

La crise contemporaine de la Terre s'avère. À des divers degrés, notre conscience partagée s'élargit, et se nourrit d'un lot de connaissances mises à jour en permanence à propos du réchauffement du climat et de la raréfaction de l'énergie. Le quatrième rapport d'évaluation du GIEC<sup>3</sup> est précis, notre exploitation vorace et millénaire de la planète condamnée. Il y a quinze ans, dans une parabole proclamant le troisième âge de la politique, métaphore marine menant du « radeau » par le « caboteur » au « gigantesque super-ferry », le philosophe allemand Peter Sloterdijk annonçait l'incompatibilité du monde ancien et du monde à venir. « On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre »<sup>4</sup> écrivait-il. Au terme de son propos, il posait l'obligation d'expérimenter et d'ajuster. Le nouvel et nécessaire usage du monde à venir ne naîtrait pas du simple amendement de nos pratiques anciennes, mais exigerait de l'invention. Voire de l'utopie, même pour répondre aux nouvelles exigences réglementaires, si l'on en croit l'ingénieur Gérard Guarracino. Les acteurs de l'établissement humain le savent. Ils y assistent et y participent. Le changement en cours des relations établies depuis des lustres par l'homme avec la Terre — et au-delà, avec la Nature — chamboulera de fond en comble les formes, l'espace et les relations humaines. Et ce au cœur d'un établissement humain surtout urbain, puisque la condition urbaine est d'ores et déjà la condition humaine du vingt-et-unième siècle. Ils savent qu'ils sont engagés, sommés même, de construire les conditions de cet autre *way of life* urbain de demain, de penser et de figurer l'avenir du quotidien du « Petit Homme » cher au grand architecte moderne Alvar Aalto<sup>5</sup>.

## 2 —

Nous sommes sortis du Modernisme. Le Postmodernisme a fait long feu. Nous sommes entrés dans une ère que nous ne savons pas encore nommer. Toujours est-il que les déplacements sémantiques s'opèrent déjà. Les mots durable, enviable, équitable, soutenable, vivable, viable, désirable, partageable, etc., qualifient nos actes, nos projets urbains, nos architectures. Auparavant, ils étaient futuriste, moderniste, vitaliste, postmoderniste, métaboliste, déconstructiviste, structuraliste, etc. Enfin le suffixe « -able » remplace les suffixes « -iste » et « -isme » ; la possibilité d'être supplante avantageusement l'esprit de système, au moment même où il est bien question de la vie, de notre capacité à la préserver. Nous habitons cette histoire que le philosophe allemand Hans Jonas décrivait dès les années soixante-dix : « Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain »<sup>6</sup>. Histoire qui, quelques décennies plus tard, trouve les concepteurs de l'établissement humain (urbaniste et architecte) si compromis, si peu engagés et pourtant si concernés<sup>7</sup>. Leur souci ontologique n'est-il pas exactement là ? Continuer à agir, sans assombrir l'horizon, mais plutôt en l'éclaircissant ;

rechercher les conditions éco-responsables d'un maintien de la vie des hommes, ensemble, dans leurs lieux, leurs jours, sur Terre.

### 3 —

Ces déplacements sémantiques accompagnent l'émergence d'un autre rapport au temps. L'avenir moderne et le présent postmoderne laissent la place à « Notre avenir à tous », à ce temps ouvert par le rapport Brundtland<sup>8</sup>. Lorsqu'en 1987, Gro Harlem Brundtland, alors Première ministre de la Norvège, remet le rapport devenu éponyme, sous le titre « Our common future », elle ne fait pas que vulgariser la notion de développement durable, c'est-à-dire un développement « qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs »<sup>9</sup>. En proposant un nouveau *Contrat Social* à l'échelle planétaire, note la philosophe française Chris Younès<sup>10</sup>, elle engage une conception éthique du temps, annonce l'avenir à l'aune de l'en-commun. Nouvelle acception du développement plutôt que concept en soi, le développement durable trouve son sens dans ce à quoi il sert : « répondre aux besoins du présent... », et dans les moyens mis en œuvre pour y parvenir : « modification de la qualité de la croissance, satisfaction des besoins essentiels, maîtrise de la démographie, préservation et mise en valeur de la base des ressources, intégration des considérations économiques et environnementales dans la prise des décisions ». En tant qu'action dirigée vers une fin, c'est une éthique, une pensée de l'en-commun à l'œuvre dans le sauvetage de la civilisation et la possibilité d'un avenir pour les générations futures. L'instant promu par les modernes n'a jamais été contesté par les post-modernes qui l'ont transformé en permanence du présent. Ce que les postmodernes rejetaient est l'avenir patiemment construit comme futur moderne ; ils préféraient un présent sans terme. À l'amnésie moderne (du passé faisant table rase) succédait l'hérésie post-moderne qui déconstruisait jusqu'à ce qu'il ne reste rien qu'une douteuse morale médiatique. Brouillard expérimental et dévaluation générale ont mené à une conjonction efficace du publicitaire, du politique et du spectaculaire. C'est dans cette situation précaire que s'est profilée la conscience environnementale, regain de lucidité quant au présent comme hypothèse et conditions d'avenir. La chose advient au beau milieu des décombres. La post-modernité n'avait pas soldé toutes les mauvaises manières modernes. Nous étions engagés dans le présent instant, voilà qu'il nous faut de toute urgence penser à une durée dans sa capacité à devenir un long avenir. Nous voilà entrés dans une ère où la nécessaire révolution du quotidien, annoncée par Sloterdijk, répond à la possibilité d'être, conditionne l'éventualité de l'avenir.

### 4 —

Les « petits gestes » font le quotidien. Une fois amendés comme par *Le Petit Livre Vert pour la Terre* d'un Nicolas Hulot, ils contribuent au sauvetage planétaire : ne pas laisser couler l'eau quand on se lave les dents, manger bio et moins de viande, rouler à vélo, éteindre la lumière dans les pièces vides, baisser le chauffage, trier les déchets, etc. Ils sont indispensables, mais

ne suffisent pas. La crise planétaire accrédite la radicalité du propos de Sloterdijk. Elle concerne une quotidienneté, dont le philosophe italien Gianni Vattimo, à partir d'une critique du concept de « quotidien » dans l'œuvre de Martin Heidegger, rappelle qu'elle est *toujours historiquement qualifiée et culturellement dense*.<sup>11</sup> Le monde déjà là, celui qui nous environne, est le monde des préoccupations de la quotidienneté, celui de toutes nos habitudes journalières. Il ne s'arrête pas aux choses de tous les jours, aux petits gestes eux-mêmes, mais à l'ouvrage à faire, à la vie à vivre ensemble dont les gestes simples et concrets soudent la tenue. Notre condition se comprend dans un permanent va-et-vient entre ces deux niveaux, entre l'utilité et la préoccupation, entre l'activité affairée et le souci de soi et de l'autre. « Le plus important, ajoute le sociologue Henri Lefebvre, c'est de noter que les sentiments, les idées, les styles de vie, les jouissances se confirment dans la quotidienneté »<sup>12</sup>. Ce monde commun est le monde en commun, la quotidienneté engage la présence de l'autre. Elle manifeste une coexistence avec le monde lui-même, les gens et les choses. C'est là que se joue la nécessaire révolution à mener, et se déjouent les pièges de la pensée abstraite, systémique.

## 5 —

De l'installation des démarches de développement durable dans le monde, des constantes apparaissent, notamment l'hégémonie de la résolution par la technique de la crise environnementale. Pourtant, la nécessaire révolution des mentalités et des modes de vie qui nous réclame tous, ne se propagera pas seulement dans l'application de procédures techniques ou la mise en œuvre de techniques environnementales, même pertinentes. Ces procédures et ces techniques ne trouvent leur justesse dans la durée que si leur usage ordinaire est compris et correct. Si pallier les excès de la technique requiert la technique, force est de s'armer contre une autre dérive techniciste. Si, comme le suggère Sloterdijk, l'artificialité fondamentale des sociétés, apparaîtra dans le rôle essentiel de la technique pour autoriser l'avenir, force est d'admettre que la valeur d'une technique dépend de l'usage qu'on en a. Ainsi, l'amélioration du parc automobile par la réduction de la consommation et la mise en place des pots catalytiques a été utile pour réduire la pollution automobile. Mais les résultats sont là. L'augmentation continue du trafic contrarie l'avancée technologique. « Depuis 1990, l'Union européenne a réussi à contenir ses émissions... sauf dans le domaine des transports où elles ont augmenté de 18% »<sup>13</sup>.

## 6 —

Contre la prépondérance des réponses techniques, des voix se sont élevées. La France le fit à Johannesburg en 2002<sup>14</sup> pour la protection des diversités culturelles. Dans son discours « *La maison brûle, et nous regardons ailleurs* », Jacques Chirac annonçait que « la culture s'imposera peu à peu comme le quatrième pilier du développement durable aux côtés de l'économie, de l'environnement et de la préoccupation sociale ». L'oubli initial de la culture comme pilier du développement durable étonne. Le rapport Brundtland ne précisait-il pas que « deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de " besoins ", et plus particulièrement des besoins

essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir. »<sup>15</sup> Or les notions de besoin, d'état des techniques et des organisations sociales dépendent de l'histoire des peuples, des cultures, « figures historiques cohérentes »<sup>16</sup> selon le philosophe français Paul Ricœur, et de leurs expressions quotidiennes. Dans les domaines de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme pilier du développement durable, renvoie à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles. En 2002, l'Indien Rajendra W. Pachauri, président du GIEC, dénonçait le poids des spécialistes de la science atmosphérique, ses propres spécialistes, et exposait que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition *sine qua non* des actions concrètes dans les divers pays<sup>17</sup>. Au-delà du réquisitoire, il s'était agi pour lui de mettre en évidence l'écart entre la pensée technique abstraite due à l'universalité des données physiques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée. Même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire, les modalités d'actions sont contextualisées et dépendent des cultures, dans une stratégie du disponible étendue des matières aux gens. Les acteurs de l'établissement humain le savent. Une belle idée n'est réalisée que si elle est comprise, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est aux gens, par les gens, à une société et par une société. De fait la réalisation des idéaux de notre humanité éprise de solidarité face au péril commun, dépend des cultures, qui ne forment plus le cadre, mais le moyen dialectique du passage au réel. Recourir aux cultures sert à rendre locales les approches techniques, plutôt que de laisser libre cours au dictat d'une approche technique universalisée<sup>18</sup>. Malgré sa dérive systémique, le développement durable y contribue, quand il soude quotidien et expressions locales. Un principe de réalité l'habite, le slogan « Penser global, agir local » mis en avant lors de la *Conférence de Rio de Janeiro* en 1992 l'exprime ; il préside à la mise en place des « Agenda 21 » qui transforment les traités internationaux en actions territoriales, voire communales, ordinaires donc.

## 7 —

La construction du développement durable sur trois piliers annonçait l'hypercomplexité de notre monde, consacrait l'interdépendance de ses différents aspects, et nous enjoignait à en assumer tous ses aspects sans se départir d'un seul d'entre eux. Toute tentative de simplification de la situation à un seul aspect nous ramène en arrière. Nous sommes en quête de dispositifs efficaces susceptibles de nous aider à intégrer l'irréductible complexité du monde dans son devenir. La puissance de calcul des ordinateurs n'y suffira pas. C'est notre disposition à l'égard de la Terre et de l'humanité qui est en jeu, notre capacité à inventer un nouveau savoir-vivre le monde. Pour y parvenir sont convoqués à la fois la connaissance de l'état du monde dans sa nouveauté inédite, le courage de s'attaquer aux habitudes quotidiennes, aux désirs et à leurs multinationales, une force morale pour désigner ce qui reste possible et l'envie créatrice de proposer la vision anticipative d'un autre établissement humain. « Dans le même bateau », nous tous concourons à l'œuvre commune, nourris d'un utile sens de responsabilité vis-à-vis de la

sphère publique, dans un contexte général d'urgence comprise, de crise de l'autorité, de discrédit du politique, de caractère peu lisible de la structure sociale et d'absence de projet politique apte à réunir la culture, le social, l'environnemental et l'économique. À tort, les acteurs traditionnels de la conception de l'établissement humain : homme politique, maître d'ouvrage, architecte, urbaniste, paysagiste, ingénieur rechignent à penser que les citoyens sont des leurs. Pourtant ce sont les maîtres d'usage aux côtés du maître d'ouvrage et du maître d'œuvre<sup>19</sup>. Au bout de la chaîne, ils portent et assument au quotidien la réalisation effective du projet. Ce sont les maîtres du quotidien.

## 8 —

Le jeu des acteurs se transforme, avec quelques tourments. L'élu au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative. L'architecte a du mal à quitter sa revendication « romantique » au statut d'artiste, « cet abandon est douloureux »<sup>20</sup>. L'ingénieur admet mal que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, ces attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie. Pourtant, grâce à eux ensemble, le sens de l'autorité change. Dans la conception durable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir « qui a l'autorité » qu'à trouver « ce qui fait autorité ». Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage. Un échange véritable, idéal, explique la philosophe américaine Hannah Arendt, s'il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion<sup>21</sup>. Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors c'est le projet qui fait autorité : il représente aux yeux de tous, l'expression d'un accord, de leur accord.

## 9 —

L'architecture, c'est-à-dire la réponse aux besoins d'abri et d'organisation spatiale perdurera tant qu'il y aura des individus et des sociétés ; l'architecte urbaniste aussi, mandaté pour développer les projets que la somme des volontés individuelles échoue à faire aboutir. Ce qui change tient à la manière dont les sociétés envisagent le recours au concepteur de l'établissement humain. Membre d'une communauté plurielle, entouré de tous, face au projet durable à la complexité chargée, il est requis en tant que médiateur. Sa médiation excède le culturel (esthétique, tradition et modernité, matières et formes, etc.) ; elle puise à l'éthique, à l'économique, au social et au politique. Entre une société et son projet d'établissement, il participe à la synthèse de tous les apports, et à la mise en place de hiérarchies. Il lui revient en propre de matérialiser la commune aspiration à un autre établissement humain, de la formaliser. Sa synthèse formalise, car tout finit par prendre forme. Sa médiation, sa synthèse et son invention sont étroitement liées, au sens où

sa médiation s'effectue d'autant mieux qu'elle se repose sur une forte capacité de synthèse et d'invention. Pour y parvenir, il améliore ses outils, complète le dessin par la parole, ajoute la conception du temps à celle de l'espace, conçoit des stratégies en accompagnement des formes, sort d'un repli formaliste et s'attache aux usages ordinaires, quitte une conception trop floue, voire trop romantique des usages des habitants, etc. Comme son savoir et son savoir-faire ne font pas tout, il change d'attitude, arrête d'opposer son ego à la conscience collective. Il regarde la réalité avec amour, prend « [...] en considération non seulement un tissu bâti existant, mais aussi des usages existants de l'espace urbain »<sup>22</sup>, c'est-à-dire la vie quotidienne de l'autre dans ses relations au monde alentour, tant humanité que nature. Pour « améliorer les conditions de vie du "Petit Homme", dans l'expression modeste d'une vie ordinaire agréable »<sup>23</sup>, ainsi que le suggère l'architecte Michel Mangematin, il crée une proximité du concepteur, sans laquelle serait chimérique la prise en compte du quotidien dans le projet. Ce voisinage du concepteur fait écho à l'enjeu de proximité central dans la conception de la ville durable. La ville durable est une ville de la pantoufle, où tous les aspects du quotidien sont à portée de pieds, dans une économie du déplacement qui chiffre la ville en minutes plutôt qu'en kilomètres, en temps autant qu'en espace.

## 10 —

Associer la légitimité citoyenne aux pratiques de l'architecture et de l'urbanisme fait du quotidien une clé. Dans la conception partagée, la première étape est l'écoute ; l'originalité du projet naît là, dans cette affirmation singulière, jamais deux fois la même, de la demande comme origine. La deuxième est le dialogue. À ce moment de l'entente réciproque, il est utile de trouver les bases d'une relation équitable entre l'usager et le professionnel. L'usage et le quotidien sont des « plans d'équité », l'usager et le spécialiste en discutent d'égal à égal ; l'usager détient un savoir rejoué chaque jour, il connaît ce dont il parle : son quotidien et ses usages ; le spécialiste apporte sa capacité à les projeter dans l'avenir ; leur dialogue balance entre le rappel des archaïsmes fondamentaux et l'envie de modernité. L'environnement est un « champ d'accord », la valeur aujourd'hui la mieux partagée, au-delà du développement durable incompris, suspect, perçu comme dangereux par son association du social et de l'économique. La troisième étape est la proposition et sa remise en jeu. La proposition est la traduction des accords préalables, leur spatialisation, leur formalisation. Une fois faite — et c'est le rôle du concepteur —, elle est remise en jeu, discutée pour être comprise, pour vérifier qu'elle atteint tous les objectifs, pour être amendée si elle n'intègre pas certains aspects. Le bon projet naît alors. Cet ensemble de savoirs, de principes et d'étapes participe de ce que le sociologue historien Michel Conan nommait la « programmation générative », c'est-à-dire une démarche qui, à partir d'une critique de la vie quotidienne, permet un « ajustement progressif des intentions relatives aux usages et des possibilités techniques et architecturales » dans le cadre du projet<sup>24</sup>. En cours fin XX<sup>e</sup> siècle, cette approche est complétée par d'autres démarches, notamment l'accompagnement de l'usage quotidien. Les réalisations durables diffèrent des précédentes. Elles réagissent aux jours et aux nuits, comme aux saisons. Et leur adaptation pertinente à ces conditions extérieures nécessite des actions journalières de l'usager. Une parfaite connaissance de leur fonctionnement s'impose,



garantie d'un bon usage. Si l'utilisateur n'est pas impliqué, on risque une vraie contre performance, réduisant à néant l'investissement important de la communauté. La présence d'éco-conseillers ou la rédaction de mode d'emploi, comme on le fait pour les voitures ou les machines à laver, servent à pérenniser les raisons du projet, alors que les interlocuteurs changent, que la valeur d'usage est culturelle, en partie personnelle, en partie communautaire, hautement relative. Toute cette démarche vise à une appropriation pertinente du projet construit par l'utilisateur. Pour une habitation appropriée. Une fois le projet conçu puis réalisé, après le partage, l'écoute, le dialogue et la remise en cause, les jeux ne sont pas faits. Loin de là. Utile à la conception, l'engagement de l'utilisateur devient majeur, unique, essentiel au moment de l'habitation quotidienne. Plus tôt la voie du partage débute, au mieux le dialogue est conduit, au mieux le projet sera compris, porté dans le temps, chaque jour, d'un matin au suivant.

\*  
\*       \*

Aujourd'hui, pour participer à l'indispensable tentative d'évasion de « la prison de l'actuel »<sup>25</sup>, les architectes doivent engager toute la puissance de l'architecture aux côtés de l'homme, dans le monde humain commun. C'est là que l'architecture regagne en vitalité et permet sa reconsidération absolue confrontée aux enjeux enfin abordés de l'avenir éventuel. L'architecture, installation de la vie par la matière, procède d'une bienveillance aujourd'hui plus que jamais requise aux côtés du Petit Homme. La nécessité de lancer un projet humaniste pour la multitude n'engage-t-elle pas davantage l'architecture dans sa fonction organisationnelle, dans sa fondamentale vocation politique. ?

- 
- 1 - SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau, essai sur l'hyperbolique*, Rivages, Paris 2002 (publié en Allemagne en 1993 sous le titre *Im selben Boot. Versuch über die Hyperpolitik.*)
  - 2 - GUARRACINO Gérard, ingénieur, docteur en thermique, le 4 juillet 2007 lors du jury de master « Architecture Stratégies du Développement Durable et Equitable » à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon.
  - 3 - GIEC : Groupe Intergouvernemental d'expert sur l'Etude du Climat.
  - 4 - SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau, essai sur l'hyperbolique*, op.cit., p.85
  - 5 - AALTO Alvar, "Art et technique", discours prononcé à l'occasion de sa réception à l'Académie de Finlande, le 3 janvier 1955. Traduction française dans *Alvar Aalto, de l'œuvre aux écrits*, Centre Georges Pompidou, Paris, 1988, p. 170.
  - 6 - JONAS Hans, *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1998, (publié en Allemagne en 1984, sous le titre *Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*), p.265.
  - 7 - La situation du paysage et des paysagistes est autre. Cf. MADEC Philippe, ..., in *Techniques & Architecture*, n°..., p.
  - 8 - BRUNTLAND Gro Harlem, *Our Common Future*, Oxford, 1987. Source facile : [http://fr.wikisource.org/wiki/Rapport\\_Brundtland](http://fr.wikisource.org/wiki/Rapport_Brundtland)
  - 9 - ibid.
  - 10 - Voir Michel LUSSAULT, Thierry PAQUOT et Chris YOUNES (s.l.d.), *Habiter, le propre de l'humain . Villes, territoire et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007
  - 11 - Anne STAQUET, *La pensée faible de Vattimo et Rovatti. Une pensée fable*, L'Harmattan, 1996. Se reporter aussi à Gianni VATTIMO, *introduction à Heidegger*, Paris, Le Cerf, 1985
  - 12 - LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne*, L'Arche Editeur, Paris, 1961, tome 2
  - 13 - SCIAMA Yves, *Le changement climatique, une nouvelle ère sur la Terre*, Larousse, Paris, 2005, p.71
  - 14 - Discours du président de la République, 3/09/2002, accessible sur [www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur\\_file=discours/2002/0209AF05.html](http://www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur_file=discours/2002/0209AF05.html)
  - 15 - *Our Common Future*, op.cit.
  - 16 - RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296
  - 17 - PACHAURI Rajendra, « Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat », in *Le Monde*, 21 février 2003
  - 18 - La clairvoyance de Yona FRIEDMAN a en ce sens toujours été exemplaire. Voir : *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, éditions de l'éclat, Paris, 2003.
  - 19 - La notion de « maître d'usage » est employée par l'Union Nationale des Syndicats Français d'Architectes (UNSAFA) dans le cadre de sa remise du Prix du Projet Citoyen qui récompense une démarche de conception dans laquelle l'architecte a tenu un rôle de médiateur.
  - 20 - LAGUARDA Alice, « L'éthique » in *Le temps à l'œuvre citoyen. Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004*, Philippe Madec, éditions Jean-Michel Place et Sujet-Objet, Paris, 2004, page 177.
  - 21 - ARENDT Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité ? » in *La Crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, Folio Essais, 1972, p. 123
  - 22 - BARBEY Gilles (dir.), *L'usage du projet. Pratiques sociales et conception du projet urbain et architectural*, éditions Payot, Lausanne, 2000
  - 23 - MANGEMATIN Michel, *Pour une architecture appropriée*, in [www.archi-auvergne.org/aa/num24-25/dossiers/arch\\_appro.htm](http://www.archi-auvergne.org/aa/num24-25/dossiers/arch_appro.htm). Michel Mangematin se réfère là aux propos d'Alvar Aalto.
  - 24 - CONAN Michel, « Présentation », in CONAN Michel (éd.), *Perspective pour la maîtrise d'ouvrage publique*, CSTB, Paris, 1996, pp.1-16.
  - 25 - Pour reprendre la belle formule de Janine Delaunay à propos des futurologues en introduction au Rapport Meadows. DELAUNAY Janine, *Halte à la croissance, Le Club de Rome, Rapport Meadows*, Fayard, Paris, 1972, p.20.